



Je suis peintre et alpiniste : on appelle cela
« peintre montagnard » mais l'inverse est vrai aussi.

Je ne peins pas tant des montagnes que l'absence de
montagne. Le besoin de montagne est un sentiment
puissant qui déclare à qui veut l'entendre que la
montagne est en nous et pas devant nous.
La puissance des montagnes est une puissance de vie
et d'élévation. L'aimer, c'est vouloir vivre et certaine-
ment bien plus car bien souvent, l'alpiniste qui va en
montagne cherche le risque pour sur-vivre . Vivre plus.

La montagne n'est pas qu'un joli décor. Quand je la
peins, je ne cherche pas à faire un « paysage ».
La montagne qu'on parcourt des yeux, des ma ins
et du corps tout entier, est une invitation à sentir les
forces qu'il y a en nous car nous sommes dans le monde
comme il est en nous. Ce sentiment d'appartenance est
souvent annulé par la mise en image qui nous coupe du
réel. Le tableau est alors « devant » nous.

Bien souvent, les gens s'accrochent à reconnaître une
montagne, s'accrochent à « l'image » parce qu'ils
ne veulent pas perdre le sujet. Le chaos fait peur ! la
tâche fait peur ! les "froissures" du papier font peur !
le bleu fait peur !! ce qu'ils ne savent pas c'est qu'ils
sont déjà tombés dans ce bleu. Oui, la couleur pour
elle-même est une chute.

Un équilibre se fait, j'espère entre ce qui tire, tend,
chahute et ce qui calme, stabilise. Peindre en bleu
revient à faire silence de ce si beau chaos.

C'est dans cet intervalle que je travaille. Et puis qu'y
a-t-il de plus excitant que de peindre une montagne
de roc et de glace sur un papier si fin, si fragile, avec
des tâches d'encre. C'est un défi bien physique perdu
d'avance, c'est comme tenter d'éperonner une baleine
avec un cure-dent. La fragilité est comme l'humour,
une de nos plus belles façons de résister.



